

L'intime et le réquisitoire

Alain Bernard Marchand, *Tintin au pays de la ferveur*,
Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 120 p.

Paul M. Marchand, *Sympathie pour le diable*, Montréal,
Lanctôt, 1996, 136 p.

Robert Chartrand

Numéro 86, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39224ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chartrand, R. (1997). Compte rendu de [L'intime et le réquisitoire / Alain Bernard Marchand, *Tintin au pays de la ferveur*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 120 p. / Paul M. Marchand, *Sympathie pour le diable*, Montréal, Lanctôt, 1996, 136 p.] *Lettres québécoises*, (86), 50–51.

L'intime et le réquisitoire

Les voyages, en enfer ou dans un paradis exotique,
ne nous ramènent-ils pas à nous-mêmes,
dans le ravissement ou dans la honte ?



ESSAI
Robert Chartrand

LA MIÈVRERIE GUETTE QUICONQUE entreprend d'évoquer ses lectures enfantines et les rêveries qu'elles ont permises. Le souvenir ému que les hommes peuvent avoir de Tintin ou de Spirou et les femmes, de Martine, ne mérite pas que tout un chacun y consacre un livre...

Un récit intimiste

Or, c'est bien de cela qu'il est question dans cet essai d'Alain Bernard Marchand. Déjà, dans le roman *L'homme qui pleure*, paru en 1995, le célèbre petit reporter à la houpe avait été évoqué ; sur fond de quête amoureuse, le narrateur y faisait l'éloge des voyages rêvés ou réels (Thaïlande, Inde, Chine) où, à défaut de retrouver l'amoureux perdu, il parvenait à se redécouvrir lui-même. « Je dois mon goût du Tibet à Hergé », y disait le narrateur. Et le récit se terminait sur le dernier regard entre deux amoureux, « long, immense, interminable, de la largeur du monde ». C'est dans cette direction que le narrateur entendait poursuivre sa route. Car c'était cela, la ferveur, au dire d'une voyante de ses amis.

Cette disponibilité chaleureuse à la vie assure le passage du roman à l'essai que voici, où elle est déclenchée par la lecture des aventures de Tintin, et notamment celle de *Tintin au Tibet* ; cet album charnière dans l'œuvre de Hergé est cardinal pour Alain Bernard Marchand : n'est-il pas né l'année même (c'était en 1958) de la conception du livre ? Cette lecture le ravira, littéralement, car « l'Orient d'Hergé est un état d'âme ».

Marchand évoque tour à tour des moments, de véritables petits climats où la ferveur surgit du plaisir de la lecture ou de l'écriture, de menus souvenirs de son enfance en Mauricie et, bien sûr, de voyages réels ou rêvés : l'exotisme y devient un véritable ébranlement, sortie obligée pour qui veut rentrer en soi-même.

Le ton intimiste de Marchand a même, ici et là, des accents de gravité qui peuvent surprendre, étant donné le point de départ du livre. Mais l'écriture est très sûre, chatoyante même, sauvant dès lors le texte du piège de la sensiblerie. *Tintin au pays de la ferveur* est un essai de poète, tout de sensibilité et de finesse, ponctué de réflexions rafraîchissantes : ainsi cette fraternité inattendue entre Milou et le capitaine Haddock, qui, pour un os ou une bouteille d'alcool, se trouvent « pareillement écartelés entre la bonne et la mauvaise conscience »...

Un récit réquisitoire

« Un bon correspondant de guerre est avant tout un amoureux des morgues, des cimetières, des fosses communes », lance Paul M. Marchand au tout début de son livre. Si la chose est vraie, alors l'auteur de *Sympathie pour le diable* a sans doute été l'un des « meilleurs » journalistes qui ont couvert les tragédies de Beyrouth et de Sarajevo.

Car la mort est omniprésente dans ce récit un peu échevelé, baroque, où le lyrisme voisine parfois avec le sordide. Marchand l'avoue : très jeune, il a été hanté par la mort ; pendant ses études, il a travaillé comme brancardier dans un service de déchoquage (l'équivalent français de notre Urgences Santé), et il garde un souvenir inefaçable de *Nuit et brouillard*, le film d'Alain Resnais sur les camps d'extermination nazis, qu'il a vu adolescent. Comme reporter-correspondant pour diverses agences de nouvelles francophones (y compris Radio-Canada) à Beyrouth, il ira à la morgue de Baadba où les vers dévorent les cadavres : il assiste, écrit-il, au « festin des asticots ». À Sarajevo, tout en écoutant les *Rolling Stones* — *Sympathy for the Devil*, on le sait, est le titre de l'une de leurs chansons —, il va arpenter le cimetière « au lion » et noter :

Jamais je ne me suis aussi bien senti que dans cet endroit où la terre transpire de cadavres, où il n'y a rien d'autre que de l'épouvante et du malheur, caché, hideux.

On pourrait ne voir là qu'une complaisance spectaculaire pour la morbidité s'il n'y avait aussi, tout au long de ces pages, une dénonciation rageuse de la cruauté et de l'hypocrisie des hommes. Si l'auteur reconnaît qu'il est allé à Beyrouth, à vingt-trois ans, pour fuir l'ennui et la morosité, il sait aussi qu'il appartient à une génération à qui on a menti : les aînés, à l'évocation des horreurs du passé, ont clamé « plus jamais ! » à qui mieux mieux et lui, comme tant d'autres jeunes, les a crus.

Or la diarrhée des bonnes intentions contrariait l'essentiel des préoccupations de mes semblables : le meurtre. [...] je me demande comment mes aînés peuvent s'étonner si quelques-uns qui me ressemblent et moi-même considérons la vie comme un suprême manque d'imagination.



Alain
Bernard
Marchand

D'où, au cinquième chapitre, cet affrontement entre l'auteur et l'ambassadeur de France au Liban, ce « laquais de luxe », ce « charlot pontifiant » qui tente de convaincre Marchand de quitter Beyrouth-Ouest ; il y a une sorte de théâtralité dans ce passage comme dans celui où l'auteur tient tête à un milicien Amal qui tente de l'intimider ; le défi à la mort, le courage physique devant le danger nous rappellent certains passages des romans de Camus ou de Malraux.

Marchand se décrit en quelque sorte par personnes interposées, citant quelques extraits du *New Yorker* où l'on évoque son attitude de trompe-la-mort et cette blessure subie à Sarajevo en octobre 1993 — il a eu l'avant-bras droit quasi arraché —, véritable avant-goût de la mort, épisode de douleur et de vérité où, dit-il,

« j'ai eu l'impression de payer pour tous ces scandales de ma conscience où je n'avais pas agi en homme ».

Dans ce récit-réquisitoire, on trouve aussi, ça et là, de véritables envolées lyriques. Ainsi:

[...] lorsque le crépuscule des calvaires se confond avec la résonance des armes assoupies, [...] la terre, elle aussi inquisitrice, sirote le sang fané des baillons rouges et disgracieux, abandonnés prostrés dans l'indolence de la mort [...]

et aussi

[...] ces rigoles de boue pourpres chargées des accablants secrets des consciences et des cœurs deviendront, à travers les différents filtres des couches géologiques, des eaux pures et vierges.

On serait tenté de voir dans ces métaphores filées une esthétisation de l'horreur. Cela donne, en tout cas, un livre baroque qui emprunte à tous les registres. Mais l'horreur, justement, « ça se ressent, ça se visite, on s'en imprègne, mais elle ne se raconte pas », car « comment formuler quelque chose qu'on n'imagine pas être possible » ? Au fond, l'intolérable, ce ne sont pas seulement ces massacres, ces scènes d'humanité, mais leur présentation sous forme de *nouvelles*, à diffuser (ou à taire, comme on l'a fait) aux bulletins d'actualités.

Ce livre a agacé certains journalistes défenseurs de la sobriété et du bon goût (Marchand n'est pas tendre pour ses collègues journalistes peu courageux ou qui enjolivent la réalité de la guerre) ; son auteur peut paraître choquant dans son obsession d'« être le plus près possible du vacarme, au cœur du *rock and roll* ». Mais en fin de compte, au delà des bravades devant le danger et des morceaux de bravoure qui émailent son récit, on retient surtout ce hurlement d'un jeune homme qui a le courage de son arrogance. Et sa plus grande témérité, c'est peut-être de croire qu'il est possible, en nous forçant à regarder en face les turpitudes de ce siècle, de nous les rendre assez haïssables pour que nous contribuions à les empêcher.

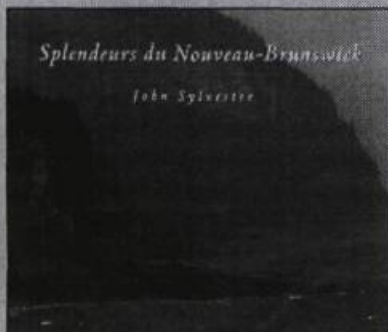


Paul M. Marchand

25 ans d'édition en Acadie

Splendeurs du Nouveau-Brunswick

John Sylvester



Splendeurs du Nouveau-Brunswick est avant tout un hommage aux beautés naturelles et aux richesses culturelles de cette province. John Sylvester a su capter avec une sensibilité toute personnelle la beauté unique des lieux et des gens présents dans ce superbe ouvrage. Un livre-cadeau d'une qualité exceptionnelle !

Préface de Roméo LeBlanc, Gouverneur général du Canada.

Couverture cartonnée, 72 p., 60 photographies en couleurs, 22,95 \$



Loin de France

Germaine Comeau

Au tournant du siècle dernier, le jeune Paul-Émile Stehelin habite avec sa famille à la Nouvelle-France. Ses parents l'envoient au collège d'où il s'enfuit pour suivre l'aventure qui l'appelle. À travers son personnage, Germaine Comeau fait revivre ce village de la Nouvelle-Écosse qui, déjà à cette époque, produisait son électricité et possédait son chemin de fer.

216 p., 14,95 \$

éditions d'acadie